MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DU NIVERNAIS

TOME XCIV **2025**

Éditeur
Société académique du Nivernais
4 rue Sabatier, 58000 Nevers

Directeur de la publication
Michaël Boudard
avec le concours d'Anne-Marie Chagny-Sève
et d'Élisabeth Barreau

Maquette
Bernard-Noël Chagny

Impression
Imprimerie Saviard, 58660 Coulanges-lès-Nevers

Dépôt légal : 1er trimestre 2025

ISSN 0181-0561

La publication de ce tome des *Mémoires* a été rendue possible
grâce à l'aide du Conseil départemental de la Nièvre
que nous remercions très vivement.

Textes et illustrations sont publiés sous la responsabilité des auteurs des articles.

Photographie de couverture : vue aérienne du lac des Settons

Crédit photographique : Direction départementale des territoires de la Nièvre, photographie Axel Duvernay.

Le château de Bateau à Sougy-sur-Loire, un industriel lyonnais dans la Nièvre

par

Brigitte COLAS[1]

Le parc et le château de Bateau se trouvent à un peu plus de 500 m à vol d'oiseau de l'église et du bourg de Sougy près de Decize, qu'il domine d'une trentaine de mètres. La Loire se trouve à 5 km plus au sud, près du hameau et du port de Tinte.

À l'est de Bateau une petite vallée où coule le ruisseau de Creux sépare plus ou moins les deux communes de Sougy et de Druy-Parigny. Sur la carte dite de Cassini vers 1750, le hameau de *Batteau* est représenté comme étant une simple ferme, avec peut-être une maison un peu plus importante.

Au début du XIX^{e} siècle, le domaine de Bateau appartient à Victor-Louis-Gabriel Ferrand de la Forêt né le 18 mars 1780 à Nevers. Ce personnage était lieutenant de gendarmerie en poste à Châteauroux en 1826, puis capitaine de cavalerie dans l'armée. Il fut réformé le 27 février 1838. Bateau est sans aucun doute à cette époque une terre de rapport, avec peut-être une maison un peu plus grande que les autres mais sans plus.

En 1810, il vend Bateau ainsi que le domaine de Potier, celui de Bièvre, de Varennes et une maison appelée la Manœuvrerie au bourg de Sougy avec 80 arpents de forêts à Louis-Étienne Tenaille-Champton (1778-1835) qui habite à ce moment là à Annay, près de Cosne-sur-Loire[2].

Tenaille-Champton est dit lieutenant de gendarmerie en résidence à Joigny en 1826. Lettré, il publiera en 1829 une histoire de la gendarmerie[3] qui connut un certain succès. D'une importante famille clamecycoise, Louis-Étienne

1. Docteur en histoire médiévale, gérante de l'Agence De Pierres et d'Histoire.
2. Arch. dép. Nièvre, 4Q 4 T 22 n°32.
3. Louis-Étienne Tenaille-Champton, *Histoire de la gendarmerie depuis sa création jusqu'en 1790*, Paris, Anselin éd., 1829.

1. Le château de Bateau

Tenaille-Champton est marié à Marguerite Bouez d'Amazy. Ils auront une fille nommée Césarine-Sophie-Adèle.

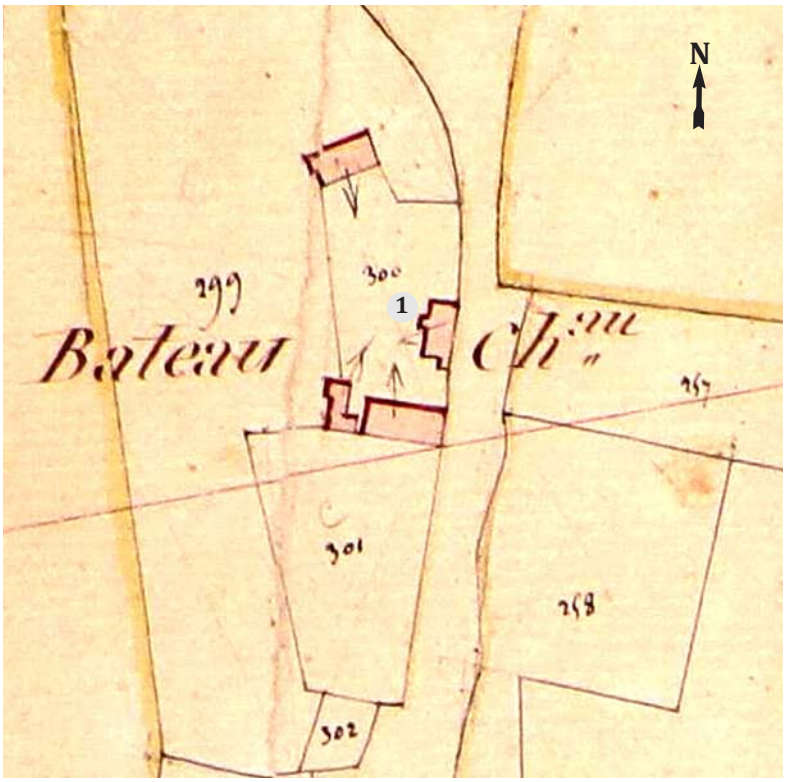
Tenaille-Champton a de grosses difficultés financières semble-t-il et en 1815 puis en 1819, il est saisi des terres qu'il vient d'acheter. Ces terres sont finalement rachetées par le vendeur de 1810, vingt-six ans plus tard, puis revendues à Marguerite Bouez d'Amazy devenue veuve. Celle-ci s'en dessaisit définitivement en 1844 au profit d'Alexandre Giraud.

Dans toutes les ventes et saisies de Bateau entre 1810 et 1844 la description du domaine est toujours la même (fig. 2) : la maison (1) comporte « un rez-de-chaussée composé d'une grande cuisine, un grand cabinet à côté, une chambre à feu et trois petits cabinets, deux greniers régnant sur le tout, dont le comble est couvert en tuiles, et ayant ses jours en entrées au nord sur la cour, par une porte et deux fenêtres, et au midi sur le jardin, par une porte et deux fenêtres ».

Situé dans la cour un petit appentis, sert de poulailler et de latrines. La porte ouvre « au nord sur la cour, et par une autre porte au midi sur le jardin ».

Enfin, « un autre bâtiment couvert en tuiles, servant d'écurie et de vinée, dans lequel est un pressoir à roue et une cuve reliée en bois, à tenir environ dix-huit pièces ; grenier à foin au-dessus desdites écuries et vinée ; une cave voûtée sous ledit bâtiment, et enfin un petit toit accolé au pignon du nord dudit bâtiment ; le tout ensemble avec ses jours et entrées sur la cour, au couchant, par trois portes et sur la rue au levant, par une petite fenêtre ».

Cette description correspond bien au plan du cadastre de 1836 sauf au sujet du bâtiment à l'est proche de la route qui n'est pas décrit. La matrice cadastrale de



2. Extrait du cadastre de 1836

1847 interpelle même si elle n'est pas à jour. Il est écrit pour les parcelles A 299 et A 300 *:* « Champton veuve Tenaille = maison en construction »[4].

Une nouvelle maison aurait-elle été construite par la veuve ? Elle pourrait alors ne pas figurer dans les descriptions qui auraient purement et simplement été recopiées par les huissiers depuis 1810 sans qu'une quelconque vérification de terrain n'ait été faite.

1844 L'achat de Bateau par Alexandre Giraud

Alexandre Giraud est né à Saint-Étienne le 16 juillet 1792 au sein d'une famille aisée liée aux affaires de soies et de soieries. Comme d'autres, il vint à Lyon afin de créer sa propre maison. Le 20 février 1827, il épouse Jeanne-Pauline Gerbes-Detours née à Saint-Paul-en-Jarez, près de Saint-Chamond (Loire), fille de Jean-Baptiste, courtier en soie.

Vers 1820, il crée sa première entreprise avec ses frères, puis assez rapidement il continue seul. Lorsqu'Alexandre Giraud s'installe à Lyon, il trouve difficilement des métiers disponibles à Lyon et se met à la recherche de tisseurs disponibles dans les bourgs ruraux. Disposant sans doute de peu de capitaux au

4. Arch. dép. Nièvre, E dépôt 280 1G1.

Alexandre Rouet (1809-1882), fouriériste, député de la Nièvre, exilé

par

Jérôme LEQUIME [1]

Alexandre Rouet naît à Dornes (Nièvre) le 23 octobre 1809, premier né de l'union de Jean Rouet[2] et de Marie Pâtissier. Son père Jean Rouet, propriétaire, notamment du moulin de Guenabre, et maître de forges à Ragon, à Saint-Germain-Chassenay, sera maire de Dornes pendant cinq ans puis de Saint-Germain-Chassenay pendant 27 ans (1820-1847). Veuf de Anne Dumont, Jean Rouet épousa le 22 novembre 1808 Marie Pâtissier[3] (doc. 1).

Alexandre Rouet entre très jeune à l'École nationale des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne ; les registres des anciens élèves de l'École le mentionnent dès 1822 (!), à l'âge de seulement 13 ans : « Rouet, Alexandre. Chal[ons]. 1822, Dornes (Nièvre), Soc. 1856-71. Négociant, aciers, tôles, fontes malléables, dépôt des machines-outils Mazeline, à Paris »[4].

Tandis qu'il est élu lieutenant de la Compagnie de la garde nationale de Saint-Germain-Chassenay le 29 mai 1831, il épouse à Decize le 6 septembre 1831 Jeanne-Marie-Euphrosine-Eusanie Gounot, (1813-1875), fille de Claude-Nicolas Gounot (1780-1812), propriétaire, entrepreneur de verrerie, et de Françoise Mozer (ca 1786-1817)[5].

1. Enseignant.
2. Cf. J. Lequime, « Jean Rouet (1780-1847), maître de forges à Ragon (1812-1836?), Saint-Germain-Chassenay (Nièvre) », dans « *Marteau Pilon, Histoire de la métallurgie nivernaise* », t. XXXV – juillet 2023, pp. 23-38.
3. Son frère Simon Pâtissier *dit* de Chéry (1785-1830), propriétaire de l'ancienne maison forte de *Chéry*, sera maire de Besson (Allier) à la suite de son père.
4. *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 20 septembre 1826.
5. Claude-Nicolas Gounot, d'abord exploitant de la verrerie de Maulne (Yonne) avant de reprendre la verrerie de la Charbonnière, près Decize, conseiller municipal de Saint-Léger-des-Vignes de 1834 à 1846 [1848 ?].

De l'union d'Alexandre Rouet et Jeanne Gounot sont issus cinq enfants :

- Marie-Alexandrine (1832-1897), épousa à Saint-Germain-Chassenay en 1856, Jean-Baptiste Meilheurat, (né en 1831), fermier à Saint-Ennemond (Allier). Devenue veuve en 1874, Marie-Alexandrine épousera à Decize le 25 novembre 1876 Adolphe Velleret (1842-ap.1876).
- Jean-Emmanuel (1834-1853)[6].
- Jean-Lucien-Armand (1836-1836).
- Marie-Françoise-Clarisse (née en 1838).
- Cécile-Mathilde Rouet (1842-1855).

Agriculteur, marchand de baux [1835 ? -1848]

En septembre 1835, un acte notarié atteste qu'A. Rouet intervient « au nom et comme fermier principal verbal de M. de Fayet[7]. » On peut supposer qu'il

1. Chéry, commune de Souvigny (Allier)[8]
Aquarelle de Bernard Sonnet (2021), *coll. privée*

6. L'acte de décès enregistré à Saint-Germain-Chassenay le 25 novembre 1853 (acte n°7) indique : « Ville de Paris, mairie du huitième arr. – 14 février 1853, décès de Jean-Emmanuel Rouet, élève, décédé rue Neuve-Ste Catherine [actuelle rue des Francs-Bourgeois dans le Marais], n°13, âgé de treize ans (*sic*), né à Saint-Germain-Chassenay près Decize, y demeurant chez ses père et mère. » [L'adresse 13, rue Neuve-Sainte-Catherine était en 1844 celle d'Eugène Sue].
7. Arch. dép. Nièvre, 3E 39/274, minutes de Maître Langellé, notaire à Decize.
8. Propriété de Jean Pâtissier (1757-1822), grand-père d'Alexandre.

a succédé à son père dans ce commerce. En 1846, agissant en qualité de « patenté comme marchand de bail [*sic*] à la mairie de Saint-Germain-Chassenay », il passe un marché avec Pierre Robin, charretier pour le transport de bois à la Charbonnière et à l'usine de Crécy.

Phalanstérien, disciple de Charles Fourier

Dans une lettre qu'il adressait le 24 février 1846 à André Morlon[9] qui venait de créer en 1845 à Decize une *Société des amis du progrès pacifique* et s'occupait activement des souscriptions à la rente de *l'École sociétaire* et de la vente de l'*Almanach phalanstérien*, Alexandre Rouet lui écrivait, de Ragon :

> « Mon cher Monsieur,
> […] J'ai vu en effet par la lettre qui aura été envoyée en date du 7 février que les recettes s'améliorent peu, et j'en suis bien péniblement affecté : je vous avoue bien sincèrement que si je savais parler de dévouement, je serais encore prêt à faire un sacrifice car voyez-vous, c'est une question de vie ou de mort pour la cause de la continuation du journal quotidien ou sa suite. Il me semble que quelque homme influent du parti devrait déterminer Eugène Sue à livrer à la D[irection] [principale] un bon feuilleton qui entraînerait des souscripteurs et par suite des abonnés, puisque là est toute la question de réussite pour un journal. Je vous avoue que j'ai déjà pensé bien des fois à me [illisible], et que j'en ai été quelque fois tenté d'écrire directement, comme prolétaire et à ce titre seul, dans un moment d'abandon, de laisser aller, peut-être le grand romancier se déciderait-il à faire ce sacrifice, qui pour lui serait peu de chose puisqu'il est riche ; donnez-lui donc toujours cette idée-là dans votre lettre, et dites-lui qu'aussitôt l'arrivée de mon frère à Constantinople je lui écrirais »[10].

Lettre de Ferdinand Wagnien à A. Morlon [?], le 3 avril 1846 :

> « Monsieur et cher condisciple, J'ai reçu ce matin même une lettre d'un monsieur Rouet, de Châtillon-en-Bazois, que je n'ai pas l'honneur de connaître et qui manifeste le désir d'assembler à Nevers le 7 avril tous les phalanstériens de bonne volonté qui habitent la Nièvre. Il a dû vous écrire que l'on prendrait rendez-vous chez moi le mardi matin 7 courant de 9 à 10 heures afin de fixer l'heure du banquet. Nous sommes déjà à Nevers une douzaine. Il faudrait donc que vous eussiez la bonté de me répondre de suite si nous pouvons compter sur vous et me dire combien d'amis et de condisciples pouvez amener avec vous. Si nous pouvons porter la réunion à 25 ou 30 personnes ce serait un bon et honorable résultat, mais ne nous assemblons pas pour manger, cependant il serait bon et convenable de prévenir le restaurant à l'avance, surtout un jour de Semaine Sainte, l'époque la plus difficile de l'année pour se procurer des provisions de bouche. [illisible] Je

9. Sur A. Morlon, cf. G. Thuiller, « Les fouriéristes en Nivernais », dans *Histoire du Roussillon et questions diverses*, Ministère de l'éducation nationale, Comité des travaux historiques et scientifiques, vol 106, 1984, p. 347-360.
10. Consultée, la Correspondance générale d'Eugène Sue, (5 volumes), éditée par J.-P. Galvan, Paris, Éd. Champion, ne mentionne aucune lettre d'A. Rouet ou de A. Morlon.

Sur la thérapeutique et les thermes à Saint-Honoré-les-Bains, du Second Empire à la Belle Époque

par

Françoise DUCROS[1]

Le modèle de l'hydrologie thermale

Le petit buste d'Antoine-Louis de Viel de Lunas d'Espeuilles (fig. 1), dont la belle version en terre cuite du château de la Montagne fut commentée par Henri Stein, a été réalisée par le sculpteur de l'Ancien Régime à Montpellier, ville célèbre pour sa faculté de médecine[2]. L'énergie dégagée par la physionomie du jeune marquis, en habit de citoyen dans la tourmente révolutionnaire, est difficilement détachable de celle que nécessita la construction de l'établissement thermal de Saint-Honoré-les-Bains entre 1854 et 1857 par son fils, Antoine Théodore d'Espeuilles, personnalité politique du monde nivernais, conseiller général, sénateur rallié à Napoléon III, et maire de la commune. Dominique Jarassé souligne que si l'établissement s'inscrit parmi les projets de l'ère romantique qui se sont développés entre 1800 et 1850, il appartient aux réalisations de la seconde moitié du XIX^{e} siècle[3].

L'œuvre d'Antoine Théodore d'Espeuilles a coïncidé effectivement avec la fondation de la Société d'hydrologie de Paris (1853) et avec le renouvellement des pratiques thermales dont le docteur Maxime Durand-Fardel proposait et coordonnait l'approche. Elle s'est appuyée sur la répartition des eaux minérales selon cinq

1. Docteure en histoire de l'art de l'Université de Paris-IV. Cet article fait suite à « Les fouilles du site des Bains à Saint-Honoré-les-Bains », *Mémoires de la Société académique du Nivernais*, t. 90, 2021, p. 21-34.

2. Henri Stein, *Augustin Pajou*, Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 1912, p. 287-288. Dans cette période de tourmente révolutionnaire, la présence de Pajou à Montpellier s'explique par la grave maladie de sa femme tandis que celle du jeune marquis par la protection de sa seigneurie à Lunas qu'il est parvenu à vendre avant de revenir à Paris. Il est devenu ainsi que son frère propriétaire du château de la Montagne en 1786.

3. Dominique Jarassé, *Les thermes romantiques. Bains et villégiatures en France de 1800 à 1850,* Clermont-Ferrand, Institut d'Études du Massif Central, 1992, p. 166-169.

1. Le marquis Antoine-Louis François de Viel de Lunas d'Espeuilles
Augustin Pajou (1730-1809), 1794,
Ackland Art Museum, UNC-Chapel Hill [4]

grandes classes chimiques, celles de Saint-Honoré étant rattachées à la première classe et à la première division des eaux sulfurées sodiques[5].

La construction de l'établissement a été réalisée d'après le plan de l'ingénieur Jules François et de l'architecte Andoche Parthiot qui s'était installé à Château-Chinon après ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Paris. Les travaux ont été surveillés par le régisseur de l'établissement, Meyer, désigné aussi comme ingénieur. Jules François (1808-1890), issu des grandes écoles de Polytechnique et des Mines, responsable du Service des Travaux d'amélioration des eaux minérales, a révélé son talent dans l'aménagement de thermes réputés et le captage des sources, à Luchon notamment. Celui de Saint-Honoré reprenait le dispositif

4. Plâtre, piédouche en marbre, 32.9 x 22.6 cm. Une autre version en plâtre est conservée au Canberra Museum and Gallery.

5. Maxime Durand-Fardel, *Traité thérapeutique des eaux minérales de France et de l'étranger et de leur emploi dans les maladies chroniques*, Paris, Londres, New York, Germer Baillère, 1857, rééd. 1862, p. 76 ; Eugène Le Bret, J. Lefort, avec la collaboration de Jules François, *Dictionnaire général des eaux minérales et d'hydrologie médicale*, Paris, Londres et New York, J. B. Baillère et Fils, 1860, t. 1 et t. 2, p. 687-690.

des romains à l'émergence[6]. Quant à la collaboration qu'il conseillait entre le médecin, l'ingénieur et l'architecte, elle est l'une des avancées du thermalisme moderne défendu par Durand-Fardel[7].
La construction de l'établissement introduit une rupture fondamentale avec la longue période précédente.
Il est cependant remarquable que, depuis la Restauration, le petit établissement de Saint-Honoré ait été répertorié dans les publications médicales sur les eaux minérales nationales, celle par exemple de Philibert Patissier[8], en raison de ses propriétés physico-chimiques et médicales. L'analyse de ses eaux demandée par Bacon Tacon au célèbre chimiste Nicolas-Louis Vauquelin était, par conséquent, reconnue ainsi que l'étude de Pillien[9]. Mais c'est cependant l'analyse des eaux par Ossian Henry, l'important directeur des travaux chimiques du laboratoire de l'Académie de médecine de Paris, invité sur place en 1851 par le commanditaire des nouveaux thermes, qui révèle l'évolution positiviste de la conduite du projet. L'étude d'Henry est aussitôt diffusée par le *Journal de pharmacie et de chimie* ainsi que par une notice[10]. Elle indique notamment qu'il s'agit d'eaux sulfureuses, alcalines et iodurées chaudes à 31-32° dont l'abondance du débit permet d'entrevoir une diversification des soins thermaux. Elle suggère le rapprochement avec les stations très prisées des Pyrénées tandis que sa comparaison avec les Eaux-Bonnes lance dans la compétition thermale la commune du Morvan qui entend bénéficier de sa situation centrale.

En faisant bénéficier la station thermale des deux petites gares de Vandenesse puis de Rémilly, l'aménagement ferroviaire du territoire national insèrera Saint-Honoré-les-Bains dans le progrès. La fréquentation de l'établissement thermal est passée de 190 malades en 1856 à 250 l'année suivante. Ils étaient 1400 en 1884, un chiffre plus ou moins stationnaire jusqu'au décollage apparu après 1918. À l'écart des grands centres, dans l'isolement du Morvan pauvre, la villégiature offrait des prestations avantageuses tout en suggérant une alliance attractive et construite entre le chic et le pittoresque. Une dimension sociale était cependant sous-jacente tant dans la gratuité des soins accordés aux indigents[11]

6. Jules François, *Travaux de captage des eaux minérales. Établissements thermaux*, Paris, impr. Paul Dupont, 1867, p. 5 et Camille Allard, *Eaux thermales sulfureuses de Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre)*, Strasbourg, 1859, p. 5-7.
7. « Appropriation des eaux minérales », « Architecture thermale », dans Maxime Durand-Fardel, *Dictionnaire général…*, 1860, t. 1, p. 105, 112.
8. Philibert Patissier, *Manuel des eaux minérales de la France à l'usage des médecins et des malades qui les fréquentent*, Paris, Méquignon-Marvis, 1818, p. 204-206.
9. G. F. Pillien, *Essai topographique, historique et médical sur les eaux thermales de Saint-Honoré, département de la Nièvre,* Auxerre, impr. de J. P. Le Coq, 1815. Pillien est médecin aux eaux thermales de Pougues.
10. Ossian Henry, *Eau minérale sulfureuse et thermale de Saint-Honoré (Nièvre)*, Paris, impr. E. Thunot, 1852.
11. Vingt indigents sont signalés en 1856 puis trente en 1857. Sous la III[e] République, la gratuité

Rex-Barrat (1914-1974), les débuts d'un brillant paysagiste

par

Jean-Michel ROUDIER[1]

En 2024, le patrimoine artistique nivernais a vu la coïncidence d'un double anniversaire : les cent ans de la disparition du graveur Fernand Chalandre[2], et le cinquantenaire de celle du peintre varzycois Rex-Barrat[3]. Si Nevers, ville natale de Chalandre, dont il a enchanté la moindre ruelle, a largement oublié de fêter celui à qui elle doit tant, Varzy s'est souvenu avec émotion de « Rex », comme chacun l'appelait dans le Haut-Nivernais. Localement, le musée Auguste Grasset lui a notamment consacré une exposition d'importance[4], regroupant nombre d'œuvres inédites issues de collections privées, ou données ces dernières années à l'établissement dont il fut responsable bénévole dans les années 1950.

Plutôt que de résumer une biographie illustrée de l'artiste (le projet d'un catalogue raisonné - travail ô combien utile - commence à se faire jour), j'ai préféré ici évoquer en quelques volets les premiers temps de sa carrière, cette dizaine d'années où l'on verra un tout jeune dandy devenir un peintre reconnu, tant par ses pairs que par un public séduit par cette définition du paysage au succès jamais démenti, jusqu'à sa disparition brutale à l'âge de soixante ans.

Une famille toute entière vouée aux images

Le terreau est riche, dans lequel le jeune Paulain-Jack, futur Rex, va naître. Le grand-père Edmond[5] est, dans la Nièvre, un des pionniers de la production de ces petits morceaux de carton, format 10 x 15 cm, qui vont devenir en

1. Conservateur en chef du Patrimoine au Conseil départemental de la Nièvre (e.r.).
2. 1879-1924.
3. Rex Paulain Jack Barrat, dit Rex-Barrat, 1914-1974.
4. *Sous le pinceau de Rex-Barrat* (mai-octobre 2024). Commissariat de Stéphanie Rabussier-Ringeval, attachée de conservation au Conseil départemental de la Nièvre.
5. Né en 1859, date de décès inconnue.

quelques années un médium prisé de l'Europe entière : les cartes postales illustrées. Photographe à l'origine, Edmond va faire imprimer ses images dans l'atelier de phototypie de Louis Arveau, à Prémery. D'abord sur le modèle des cartes-nuage, au verso uniquement réservé à l'adresse, puis, à partir de 1904, avec des images en pleine page et un dos séparé entre adresse et correspondance. Le studio Barrat documente ainsi le chef-lieu de canton, ses rues animées, ses monuments, et les événements qui en rythment la vie : foires, comices, processions, ou encore cavalcades et chars de la mi-carême. La curiosité s'invite parfois, comme dans cet étonnant portrait d'une chatte fort placide en train d'allaiter une flopée de lapereaux, et dont la légende imprimée nous indique qu'elle appartient à un certain monsieur Ange...

Passé ensuite dans les mains de Marius, père de Rex[6], le studio occupe à Varzy le deuxième étage d'un vaste immeuble à l'angle des rues de la Séverie et Delangle (photo 1).

Au rez-de-chaussée se trouve le café Barrat, où l'on dansait les jours de fête, et dont Rex prendra plus tard les commandes. Parallèlement aux prises de vue en extérieur destinées aux cartes postales, le bon peuple varzycois monte jusqu'au studio se faire tirer le portrait. Devant la grande verrière idéalement orientée plein nord, on croise tel bébé joufflu qui, nu comme un ver, gigote en souriant sur une fausse fourrure, un communiant à l'étroit dans son beau costume orné d'un gros nœud, ce couple pressé de filer à l'église échanger mille promesses, ou encore ce conscrit en permission, tout fier de poser dans son bel uniforme.

1. Le café et l'atelier Barrat, rue de la Séverie à Varzy.
Nevers, Arch. dép. Nièvre

6. 1886-1954.

Le photographe se déplace également pour immortaliser la noce sortant de l'église, ou même, ce fut le cas de Rex en 1949, pour honorer la commande d'un notable local souhaitant disposer d'un album complet montrant tous les invités par petits groupes, et plusieurs sections du long cortège, le tout imprimé et offert à chaque participant[7] (photo 2). Si la production de cartes postales va péricliter à partir des années 1920, les portraits de circonstances seront toujours demandés : le studio photo fonctionnera jusqu'au décès de Rex, lequel y installera également son atelier de peintre.

Le Centre historique des Archives de la Nièvre a réuni ces dernières années une collection importante des productions issues du studio Barrat, qu'il s'agisse de cartes postales ou de portraits posés. Ce riche fonds a fait l'objet de deux expositions au musée Auguste Grasset[8].

2. Le cortège place du Marché.
Photo Rex-Barrat, *Localisation inconnue*

7. C'est à cette occasion que fut commandée à Rex-Barrat une grande peinture représentant la noce défilant place du Marché, toile qui sera refusée par le père de la mariée, au prétexte d'un cortège pas assez fourni, et dans lequel il était impossible d'identifier les invités. Après quelques péripéties et un achat par l'État, l'œuvre a été déposée à la mairie de Varzy, où elle trône encore dans la salle du conseil (et des mariages...).
8. Avril-juin 2019 pour les photographies de circonstances, et août-septembre 2021 pour les cartes postales. Ce fonds a notamment été réuni à l'initiative de Jean-Marie Linsolas, directeur des Archives départementales de 2014 à 2022.

La famille Beneteau-Rignault avec le Nivernais au cœur

par

Frédéric RIGNAULT[1]

André Beneteau, une enfance chouanne

Je n'ai jamais connu mon grand-père maternel. Il est mort quatre années avant ma naissance. Mais, enfant, j'étais subjugué par celui qui avait passé une grande partie de sa vie aux États-Unis. Il était mon héros. André Beneteau naît le 16 novembre 1889 à Thouars, dans le département des Deux-Sèvres. Il a un frère, Henri, de seize ans son aîné.

Cette branche de la famille Beneteau est du pays de Cholet (Saint-Hilaire-du-Bois) et n'est guère sortie de cette région depuis des siècles. Le père d'André, Marie-Henri, ne s'est expatrié que de quelques kilomètres : il est comptable à Thouars, dans le département voisin des Deux-Sèvres. Sa mère, Gabrielle, est originaire des Sables d'Olonne. Elle est née Brau, quelques mois avant que le président de la République Louis-Napoléon Bonaparte ne devienne l'empereur des Français, le 2 décembre 1852, sous le nom de Napoléon III. Elle est mère au foyer et s'occupe de l'éducation de ses deux jeunes enfants. Elle porte surtout son attention sur André, le petit dernier. Celui que l'on ne pensait plus avoir…

André suit une scolarité sans problème. Très jeune, il émet le désir de faire une carrière de journaliste. Pas question, rétorque sa mère. Il s'agit de faire un métier digne d'intérêt. Henri, fils aîné, a, lui, choisi une voie sérieuse avec des études de médecine. Pourquoi ne pas être comptable comme le père ? Ce père qui disparaît alors qu'André vient à peine de fêter sa onzième année. Dès lors, il n'est plus imaginable de renoncer à son destin.

André Beneteau poursuit ses études à Thouars, Paris puis Chalon-sur-Saône. En 1909, il obtient son baccalauréat. Dans la foulée, comme ordonné par l'injonction maternelle, il devient comptable, modeste gratte-papier. Mais il s'essaye « à la

1. Cadre commercial, Groupe SPIE.

1. Le « portrait officiel »
Coll. familiale

pige » pour plusieurs journaux. De temps à autres, il se rend à Paris pour ses articles. Ainsi collabore-t-il au *Journal des Voyages et des Aventures de Terre et de Mer*, rue du Faubourg Montmartre.

Il est de la classe de recrutement 1909, bureau de Bourges, 5e région militaire. L'année suivante, il est appelé à faire son service militaire qui durera jusqu'en 1912. Il intègre le 85e régiment d'infanterie, alors en garnison à la caserne Binot de Cosne-sur-Loire. L'unité fait partie de la 31e brigade d'infanterie, de la 16e division et du 8e corps d'armée. Mais, recalé pour « faiblesse générale », André Beneteau est versé dans le Service auxiliaire et passe canonnier servant de 2e classe au 1er régiment d'artillerie de campagne de Bourges.

Dans le Berry, André n'est pas très loin de son frère aîné. Après avoir réussi ses études à la Faculté de Paris, Henri Beneteau s'est installé comme docteur en médecine dans l'Eure, avant d'épouser Marie Louise Frottier, fille d'Ernest Frottier, ancien conseiller général de Saint-Amand-en-Puisaye (de 1881 à 1889) et

alors secrétaire général de la Préfecture de la Nièvre. Frottier est l'une des personnalités importantes du Parti radical-socialiste du département. Établi médecin à Saint-Amand, Henri est élu conseiller d'arrondissement de ce canton en juillet 1910. Mais deux années plus tard, il quittera le département (le décès de son épouse en 1909 n'étant peut-être pas étranger à cette décision). Au cours de la Première Guerre mondiale, Henri Beneteau servira en tant que médecin aide-major.

Après ce temps militaire, André Beneteau se rapproche de sa passion : il est embauché comme secrétaire et journaliste au *Journal des Voyages*. Cet hebdomadaire créé à Paris en 1877 mêlait des récits réalistes de voyage et d'exploration à des fictions rocambolesques. Le jeune journaliste s'inspirera d'ailleurs de cette atmosphère, tout au long de sa vie, pour écrire des contes et récits fantastiques. Le journal disparaîtra en 1949.

La Première Guerre mondiale

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. André Beneteau est, selon l'expression militaire, « rappelé à l'activité » : classé dans le service armé sur sa demande, « pour mieux servir la France » ajoute le jeune homme. Il est mobilisé au 1er RAC (régiment d'artillerie de campagne) de Bourges et sera par la suite successivement affecté au 37e RA (régiment d'artillerie), au 108e RAL (artillerie de ligne), au 46e RIT (infanterie territoriale) et enfin au service auxiliaire du 132e RI (infanterie). Son livret militaire détaille son aspect physique : « visage long et osseux ; cheveux noirs ; yeux gris verdâtres ; front haut ; nez fort avec un menton rond ; grand d'une taille de 1,73 mètres ».

Le 7 août 1914 marque le départ du 1er RAC de ses casernements de Bourges. Après plusieurs jours de voyage en train puis de marche forcée, il arrive devant Sarrebourg, en Moselle. Là ont lieu les premiers contacts avec un ennemi retranché.

Des années plus tard, dans un roman, largement autobiographique, *Confessions d'un illuminé*, André Beneteau écrira :

> « Pauvre idiot ! Tu te passionnais pour la guerre ? Eh bien, tu y es maintenant ! C'est joli, hein ?... Je songeais à la tranquillité de ceux qui restaient "auxis" dans les bureaux. Dire que j'avais insisté pour être pris, et remercié le major en l'entendant prononcer : "Allons, bon pour le service armé ! ". Mais enfin, il me fallait rester fidèle à mon personnage, garder la pose. Impossible d'aller ailleurs, n'est-ce pas ? Alors, autant faire bonne contenance, et ne pas flancher, et subir mon destin sans passer pour un lâche ! ».

Le 3 septembre 1914, le régiment est pris dans la bataille de la Woëvre et des Hauts-de-Meuse. Au cours des combats, André Beneteau est commotionné par un morceau d'obus, à Triaucourt-en-Argonne. L'année suivante, pendant l'offensive de Champagne - qui se traduit pour l'armée française par 145.000 tués, blessés et disparus pour une avancée de trois kilomètres - mon grand-père est

Le barrage et le lac des Settons

par

Michaël BOUDARD[1]

En 2023, les Archives départementales de la Nièvre ont présenté une exposition intitulée « Les Settons ». L'année précédente, la Camosine et la Direction départementale des territoires (DDT), chargée de la restauration du barrage, avaient édité un ouvrage intitulé « Les Settons, du barrage au lac » et réalisé une première exposition. En collaboration avec la DDT, les Archives départementales l'ont complétée. Dorénavant composée de treize panneaux, l'exposition permet de redécouvrir l'histoire du barrage et du lac, des hommes qui ont façonné ce « nouveau » paysage, des personnes qui vivent autour et aussi qui en vivent, notamment par le tourisme[2].

Les hommes et le barrage (milieu du XIX^e^ siècle-début XX^e^ siècle)

Entre l'idée initiale et la réalisation du barrage, plus de quinze années s'écoulent marquées par la succession de trois régimes politiques différents, la monarchie de Juillet, la Deuxième République et le Second Empire qui va finalement porter le projet jusqu'à son terme. À l'origine, le réservoir des Settons devait stocker l'eau pour alimenter les rivières de la Cure et de l'Yonne permettant ainsi, à certaines époques de l'année, l'écoulement rapide des bois du flottage jetés dans ces cours d'eau[3].

1. Chargé d'études documentaires aux Archives départementales de la Nièvre.
2. Nous remercions Jacques Mansuy, directeur de la Camosine (Protection et connaissance des monuments et des sites de la Nièvre), ainsi qu'Éric Cagneaux, Nathalie Coulon et Malaurie Delage, de la DDT, pour l'aide précieuse qu'ils nous ont apportée. L'ouvrage *Les Settons, du barrage au lac* est disponible auprès de la Camosine (camosine.fr). L'exposition composée de treize calicots est itinérante et peut être réservée en s'adressant aux Archives départementales de la Nièvre (archives@nievre.fr).
3. Les Nivernais connaissent plus particulièrement le flottage dont le centre principal était à Clamecy mais le département de l'Yonne a également été très impacté par cette activité qui permettait d'alimenter Paris en bois de chauffage.

En juillet 1854, huit candidatures répondent à l'appel d'offres lancé « pour la construction du barrage du réservoir des Cettons[4] et de la maison de garde ». Parmi ces huit dossiers, trois sont portés par un seul entrepreneur de travaux publics, trois autres par deux hommes, un par trois hommes et un dernier par quatre hommes. Sur ces seize entrepreneurs prêts à répondre à cette commande, quinze sont originaires de la Nièvre (un seul vient de Moulins, dans l'Allier) et neuf d'entre eux sont installés dans la région de Clamecy (le village de Dornecy étant le mieux représenté avec six candidats). Mais, finalement, ce ne sont pas les entrepreneurs les plus proches du futur chantier qui l'emportent mais un entrepreneur des travaux public de Nevers, Étienne Perrichont (fig. 1)[5]. Originaire du département de la Creuse[6], il est « maçon demeurant à la fonderie de Fourchambault » lorsqu'il se marie à Garchizy le 16 mars 1842 avec une jeune lingère[7]. Le fait qu'il soit domicilié dans le nouveau et important centre industriel de Fourchambault (encore lieu-dit de Garchizy à cette époque) pourrait laisser supposer qu'Étienne Perrichont a pu travailler pour les établissements sidérurgiques des familles Boigues, Dufaud et Martin. En 1849, il répond à la commande de l'État concernant la construction de la future gare de Nevers et des aménagements adjacents. S'il n'est pas retenu pour le premier chantier, il remporte le second pour l'aménagement des abords de la gare (en particulier la construction du pont de la Grippe). Il est probable que son entreprise connue, son assise financière et son expérience dans un chantier important ont été des atouts indéniables pour être choisi comme l'entrepreneur du barrage des Settons.

Mais, ce chantier est un tout autre défi pour lui et les hommes qui vont construire ce grand barrage dans le Morvan. Si on ne sait combien d'ouvriers ont œuvré pendant près de quatre années, des sources mentionnent la présence de Creusois et de Nivernais parmi les terrassiers, tailleurs de pierre, voituriers, manœuvres, etc. L'état civil de Montsauche pour cette période mentionne le mariage de deux ouvriers et aussi le décès de deux d'entre eux. Il faut noter qu'un médecin, le docteur Guillaume Finot, de Montsauche, est désigné comme le « médecin des travaux des Settons ». C'est donc lui qui soigne les ouvriers blessés

4. L'orthographe de ce lieu-dit a souvent varié : Cettons, mais aussi Setons (sur le plan cadastral de Montsauche en 1842), avant de finalement s'écrire Settons. À l'époque, on parle de « réservoir » et non de lac.

5. Arch. dép. Nièvre, S 7239 : travaux (1848-1857).

6. Au XIX^{e} siècle, les maçons creusois sont particulièrement connus et reconnus pour la qualité de leur travail et ils essaiment dans une grande partie de la France.
Un site internet, lesmaconsdelacreuse.fr, leur rend hommage.

7. Arch. dép. Nièvre, acte d'état civil de Garchizy en ligne (vues 308 et 309). La rédaction de cet acte de mariage Perichon/Roux fait également apparaître que le nouveau couple a eu un enfant, une petite fille née l'année précédente, qu'ils reconnaissant à ce moment-là. Le jeune marié signe Perichont avec un seul « r » et avec un « t » à la fin. En 1854, il signe son appel d'offres avec deux « r ».

1. Étienne Perrichont (1817-1899),
Le Panthéon de l'industrie, décembre 1888
BnF-Gallica (site internet)

ou les envoie vers d'autres praticiens si les lésions sont trop graves (c'est le cas en particulier pour ceux qui sont atteints aux yeux par des éclats de pierre).

Pour trouver les pierres nécessaires à la construction du barrage, Étienne Perrichont exploite notamment une carrière de roche granitique de la forêt domaniale de Breuil, à proximité de Dun-les-Places. Un autre entrepreneur a également joué un rôle important : en juin 1855, c'est Jean Baptiste Hippolyte Gariel, propriétaire de l'importante cimenterie de Vassy (au nord d'Avallon, dans l'Yonne), qui est chargé de fournir le ciment pour la construction du barrage[8].

À la charnière des XIX^e^ et XX^e^ siècles, les importants travaux effectués pour consolider le barrage (avec ce qui a été dénommé le « masque Lévy », du nom de l'ingénieur qui a en établi le principe) apportent un changement visuel majeur : la construction d'un beau bâtiment, dit chambre des manœuvres, au milieu du barrage, d'où sont commandées les vannes de fond (fig. 2 et 3)[9].

8. Ce ciment a été très utilisé à Paris pour la construction de ponts sur la Seine et pour la réalisation des ensembles d'immeubles haussmanniens.
9. Les travaux durent environ six années et se terminent vers 1905. Un journal du Morvan mentionne que certaines personnes se plaignent de la « lenteur des travaux ». Néanmoins, les travaux n'ont pas empêché des remplissages partiels du lac pour permettre de donner de l'eau en quantité suffisante pour le flottage.

Société académique du Nivernais

Conférences et sorties 2024

- Samedi 27 janvier, aux Archives départementales de la Nièvre, conférence de M. Jérôme Lequime, « **Le Nivernais Simon Rouet (1818-1848), pionnier de l'archéologie mésopotamienne** ».

- Samedi 23 mars, assemblée générale à la Maison du diocèse de Nevers, suivie d'une conférence de Mme Marie-Christine Vallet « **Le mosaïste nivernais Pietro Favret (1871-1936)** ».

- Mardi 21 mai, aux Archives départementales de la Nièvre, conférence de M. Jean-Michel Roudier « **Rex Barrat (1914-1974) - peintre dilettante** ».

- Vendredi 14 juin, les Archives départementales nous invitent à la conférence « **Les origines du cyclisme dans la Nièvre (milieu XIX^{e} siècle-1914)** » par M. Jean-Louis Balleret.

- Vendredi 6 septembre, les Archives départementales nous invitent à la conférence « **La Nièvre à l'été 1944, des larmes de peine aux larmes de joie** » par M. Michaël Boudard.

- Vendredi 20 septembre, les Archives départementales nous invitent à la conférence « **Sports et sportifs nivernais** » par M. Michaël Boudard.

- Dimanche 22 septembre, dans le cadre des Journées européennes du Patrimoine, **ouverture et présentation de notre siège social,** 4 rue Sabatier à Nevers, aux sociétaires et au public.

- Vendredi 18 octobre, les Archives départementales nous invitent à la conférence « **Magny-Cours, trente ans de courses (1960 à 1990)** » par M. Jean-Louis Balleret.

- Samedi 19 et dimanche 20 octobre, à Beaune (Côte d'Or), 23^{e} colloque

de l'Association bourguignonne des sociétés savantes : « **La Bourgogne dans de beaux draps. Histoire du textile en Bourgogne, de la fibre au chiffon** », douze communications ont été présentées et plusieurs visites organisées.

- Vendredi 15 novembre, aux Archives départementales de la Nièvre, « **Patrimoine architectural du XX^e^ siècle : Otto Müller (1895-1974)** » par M. Gérard Fontaine.

- Vendredi 6 décembre, aux Archives départementales de la Nièvre, « **Centenaire de Fernand Chalandre, graveur nivernais (1879-1924)** » par M. Jean-Michel Roudier.

Le Conseil d'administration

Table des matières

- Propos en marge
par Michaël Boudard, ... 5

- Le château de Bateau à Sougy–sur-Loire, un industriel lyonnais dans la Nièvre
par Brigitte Colas, ... 7

- Alexandre Rouet (1809-1882), fouriériste, député de la Nièvre, exilé
par Jérôme Lequime, ... 27

- Sur la thérapeutique et les thermes à Saint-Honoré-les-Bains du Second Empire à la Belle Époque
par Françoise Ducros, ... 45

- Rex-Barrat (1914-1974), les débuts d'un brillant paysagiste
par Jean-Michel Roudier, ... 65

- La famille Beneteau-Rignault avec le Nivernais au cœur
par Frédéric Rignault, ... 79

- Le barrage et le lac des Settons
par Michaël Boudard, ... 95

- Conférences et sorties 2024, ... 107

- Liste des sociétaires au 1er janvier 2025, ... 109

- Note de la trésorière
par Élisabeth Barreau, ... 113